

ALIBIS

LE VOLET EN LIGNE

Polar, Noir & Mystère

Au sommaire :

145 **Camera oscura (xxxiii)**

Christian Sauvé

161 **L'Académie du crime**

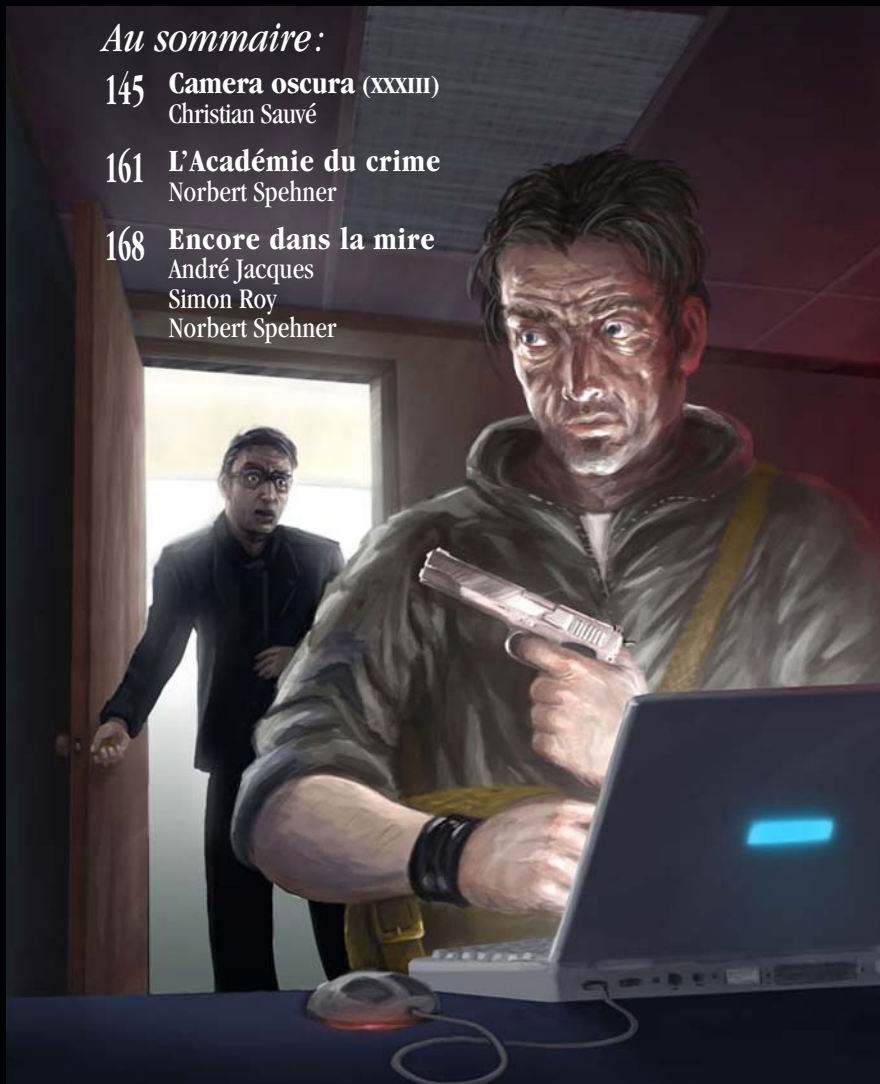
Norbert Spehner

168 **Encore dans la mire**

André Jacques

Simon Roy

Norbert Spehner



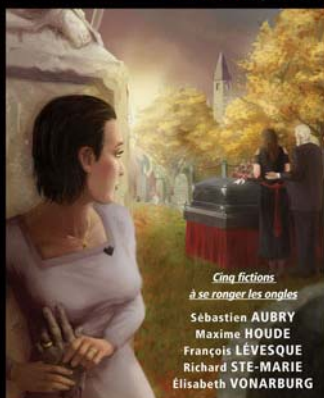
N° 33

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

Gratuit

ALIBIS

Polar, Noir & Mystère



N° 32

L'ANTHROPOLOGUE PERMANENT DU POLAR

10 \$

Abonnez-vous !

Abonnement (régulier et institution, toutes taxes incluses) :

Québec : 28,22 \$ (25 + TPS + TVQ)

Canada : 28,22 \$ (26,88 + TPS)

États-Unis : 28,22 \$US

Europe (surface) : 35 €

Europe (avion) : 38 €

Autre (surface) : 46 \$CAN

Autre (avion) : 52 \$CAN

Les propriétaires de cartes Visa ou Mastercard à travers le monde peuvent payer leur abonnement par Internet.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-alibis.com>

Par la poste, on s'adresse à :

Alibis, C.P. 85700, Succ. Beauport, Québec (Québec) G1E 6Y6

Nom : _____

Adresse : _____

Courriel ou téléphone : _____

Veuillez commencer mon abonnement avec le numéro :

Alibis est une revue publiée quatre fois par année par **Les Publications de littérature policière inc.**

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 33 de la revue **Alibis**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 33 de la revue **Alibis** – est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : janvier 2010

© **Alibis et les auteurs**



Alors que s'achevait la première décennie du vingt et unième siècle, un seul thème a hanté *Camera oscura* : celui de l'originalité. Reflet d'un critique blasé, d'une industrie hollywoodienne en manque d'idées ou simplement de films sans distinction se bousculant en salle durant l'automne 2009, cette chronique examinera la question sous huit angles différents. Qu'il s'agisse de bien suivre des formules, de satisfaire des attentes évidentes, de tordre légèrement des prémisses connues ou d'expérimenter franchement, les films du trimestre permettent de trancher lorsque vient le moment d'expliquer quand l'originalité est prisée... et quand elle n'est pas nécessaire.

Zéro degré d'originalité

Au cinéma, la façon la plus évidente de manquer d'imagination est de présenter à nouveau une intrigue familière. On ne compte plus les polars où des policiers doivent affronter un tueur en série, ou bien les thrillers durant lesquels des quidams découvrent une terrible conspiration qui les oblige à fuir. De telles intrigues sont non seulement familières, mais éprouvées : en se fiant à ces formules, les scénaristes risquent peu et rejoignent un public qui sait à quoi s'attendre – un public qui comprend également producteurs, techniciens et acteurs susceptibles de s'investir pour transformer le scénario en film.

C'est pourquoi il n'est pas surprenant de revoir, à une énième reprise, une histoire où un jeune protagoniste se rend compte qu'une menace mortelle couve au sein du foyer familial. **The Stepfather** [**Le Beau-père**] a au moins la franchise de reconnaître ses sources d'inspiration. C'est un remake avoué d'un thriller du même titre de 1987, alors scénarisé par Donald E. Westlake et librement inspiré du meurtrier John List : un jeune

homme découvre, lors de son retour à la maison après un exil involontaire, que sa mère, divorcée, a rencontré un nouvel homme et que celui-ci semble tout à fait disposé à remplacer son père. Mais les agissements suspects du beau-père éveillent en lui des soupçons. Le public, lui, sait déjà tout grâce à un prologue montrant l'homme en question fuyant une maison où il a assassiné le reste de sa famille. Le drame est sur le point de se répéter, surtout quand le jeune homme commence à percer les secrets du nouvel homme de la famille...

Entre d'autres mains plus compétentes, peut-être qu'il y aurait eu moyen d'en tirer mieux qu'un thriller qu'on oublie immédiatement. Après tout, la possibilité d'un assassin domestique n'est pas sans causer des frissons naturels, et l'idée d'un beau-père meurtrier cadre parfaitement avec l'anxiété suscitée par l'arrivée d'un étranger en plein cadre familial reconstitué. On remarquera la performance tantôt sympathique, tantôt glaçante de Dylan Walsh dans le rôle-titre, et quelques astuces superficielles de scénarisation (téléphones cellulaires, accès Internet, couple gai) qui donnent un air contemporain à une histoire qui aurait pu rester figée dans les années quatre-vingt. La réalisation livre la marchandise, ce qui est une façon comme une autre de dire que les plus grands problèmes du film ne sont pas là.

Non, pour cela il faut plutôt regarder du côté du scénario, qui livre évidence après évidence. Un seul visionnement de la bande-annonce révèle tout de la structure narrative du film, qui



Photo : Sony Pictures

s'annonce sans surprises après le prologue, où sont immédiatement révélées les habitudes homicidaires du beau-père. Le film avance à petits pas annoncés d'avance, jusqu'à la séquence finale où s'affrontent héros et meurtrier pas si futé... Un seul épilogue inusité récolte une parcelle d'attention, mais provoque autant de dégoût que d'inquiétude : **The Stepfather** n'est tout simplement pas assez bon pour *mériter* une finale de la sorte. Le reste du temps, on assiste à un film fait sur mesure pour combler un trou de programmation : celui du thriller domestique destiné aux spectateurs plus jeunes et moins blasés. Dans le même sous-genre, peu de gens se souviennent de **Mr Brooks** ou bien de **When A Stranger Calls...** et personne ne se souviendra bien longtemps de **The Stepfather**.

En revanche, on sera un peu plus indulgent envers **Ninja Assassin** [vf], et cela même si le film s'avère déterminé à éviter la moindre déviation originale. Le titre tout à fait générique (et redondant) du film annonce à lui seul la fidélité de l'œuvre à tout un genre cinématographique. Car le scénario (apparemment réécrit en catastrophe par J. Michael Straczynski à partir d'un concept de Matthew Sand) se veut un hommage à toute la tradition du film de ninjas. D'où l'enchaînement de clichés, de situations familières et de dialogues obligatoires. D'où l'intrigue prévisible et la structure évidente. En choisissant **Ninja Assassin**, ne vouliez-vous pas un film de ninjas ? Pourquoi pas un *concentré* des films de ninjas ?

Inutile de rouler des yeux, alors, quand une agente d'Interpol découvre une conspiration mondiale impliquant une école d'assassins ninjas aux pouvoirs quasi surnaturels, dont un renégat qui tentera de la protéger contre les représailles qui en ont fait taire bien d'autres avant elle. Il sera également trop tard pour critiquer les longs retours en arrière décrivant la romance tragique entre le renégat et une camarade de classe, ou bien son antipathie envers le cruel maître qui leur a



tout enseigné. Nous avons affaire, après tout, à l'intrigue *archétypique* du film de ninjas. Ceux qui ont passé leurs années collégiales à se taper un flot interminable de films d'arts martiaux asiatiques seront instantanément comblés.

Il est heureux, bien sûr, de voir un réalisateur compétent aux commandes d'un tel scénario : James McTeague (**V for Vendetta**) sait faire bouger les choses durant ses scènes d'action et, même si elles s'articulent un peu trop sur un montage saccadé, des trouvailles répétées, des plans sombres et des effets spéciaux numériques évidents aident à faire passer la pilule entre deux scènes de dialogues ordinaires. Là où le film perd de son charme, hélas, c'est dans la surutilisation grotesque de la violence sanguinolente. Là aussi, en hommage à une tradition de films d'arts martiaux, **Ninja Assassin** aura de quoi déplaire à plus d'un spectateur de par ses excès. Ici, personne n'est transpercé par une épée quand il peut être décapité, démembré, éviscéré ou simplement tranché en deux. C'est un film coté dix-huit ans et plus pour de bonnes raisons : même les plus blasés auront de quoi regretter les explosions de tripes toutes les dix minutes.

Mais pour ceux qui attendaient une version hollywoodienne des films de ninjas, parions que **Ninja Assassin** saura répondre aux attentes. La performance de la pop-star coréenne Rain comme protagoniste est respectable, tout comme l'énergie de la réalisation. Même l'accumulation de viscères au plancher est

148



Photo : Warner Bros

une façon comme une autre de distinguer les fans de ceux qui ne devraient pas regarder le film. Jusqu'à un certain point, le secret d'un film réussi n'est-il pas dans l'atteinte de ses propres objectifs ? **Ninja Assassin** n'ira pas nécessairement rejoindre un large public, mais celui ciblé sera comblé.

Satisfaire les fans

« Rejoindre les attentes d'un public » n'est pas optionnel lorsqu'il s'agit d'adapter des personnages déjà connus au grand écran. Qu'il s'agisse d'une simple suite ou bien d'une autre adaptation cinématographique de personnages connus dans d'autres médiums, il suffit de répondre aux attentes des fans pour s'assurer, au moins, de leur enthousiasme. Évidemment, il faut savoir bien identifier son public cible.

Parfois, ce public est extrêmement précis. Il n'y a pas de honte, par exemple, à ne pas avoir vu passer **The Boondock Saints** en salle : la sortie du film en 2001 fut presque confidentielle, et son succès n'est venu que sur DVD, où il est devenu un film-culte chez un certain public mâle, jeune et assoiffé de comédies criminelles. Les mêmes traits qui avaient déplu aux critiques (c'est-à-dire l'humour indulgent, l'apologie du vigilantisme et les séquences d'action conçues avec plus de souci pour le *cool* que pour la vraisemblance) se sont avérés ceux qui ont rejoint les fans du film. Avec les années, ce public s'est agrandi à un point tel qu'une suite semblait devenue un pari commercial raisonnable. D'où la sortie dans quelques salles d'une suite à un film que pratiquement personne n'a vu au grand écran.

Le succès-culte de **Boondock Saints** fait en sorte que sa suite ne semble avoir aucun scrupule à calquer les meilleurs éléments de l'original. Mis à part l'effet de déjà-vu, la timidité de **Boondock Saints 2: All Saints' Day** [voa] à innover ne s'avère pourtant pas une mauvaise stratégie pour plaire aux fans.



Comme dans le premier film, les deux frères devenus vigilants se mettent à exterminer l'élément criminel de Boston, ce qui attire l'attention d'un agent spécial du FBI qui vient enquêter sur le cas et déconstruit les scènes de crime dans un effort pour comprendre la psychologie des deux héros-assassins. La suite donne un nouvel assistant aux protagonistes et remplace brillamment William Defoe par Julie Benz comme agente du FBI à leurs trousses, mais garde autrement la formule, au point de recréer des scènes analogues à celles du premier volet. Certains personnages pourtant décédés font même quelques brèves apparitions pour plaire au public.

Ceux qui n'avaient pas du tout apprécié le premier film ne seront pas convaincus par celui-ci. Les héros-justiciers éliminent la racaille bostonienne de manière spectaculaire, se font pourchasser par des policiers qui finissent par devenir complices, et les divers « assassinats » ne sont à nouveau que prétextes à des séquences d'action au *cool* recherché. Aucun questionnement moral n'est suggéré pour les bons tueurs, et le tout n'est pas sans évoquer une certaine immaturité convaincue que les intentions prennent le dessus sur les moyens employés pour y arriver. Ce n'est pas un hasard si un des personnages s'imagine temporairement en cow-boy tirant avec deux pistolets à la fois : pow-pow !

Pourtant, le film correspond exactement aux exigences de ceux qui en attendaient la sortie. L'humour (plus rude, homophobe et raciste que dans l'original) n'est jamais trop loin, tout comme la fausse grandeur opératique des thèmes religieux saupoudrés à travers le scénario. Les acteurs, tous de retour, incarnent leurs rôles avec guère plus que quelques kilos supplémentaires, et la



Photos : Warner Bros



réalisation s'avère tout aussi modestement inventive. **The Boondock Saints 2** n'obtiendra jamais le respect, mais c'est une comédie criminelle qui apporte la satisfaction... à ceux qui avaient aimé le premier film. Il y aura sans doute un autre volet.

Le cas de **Sherlock Holmes** [vf] est tout autre, car les admirateurs purs et durs du personnage risquent de laisser tomber leur monocle de stupéfaction vu ce que l'on en a fait... d'autant plus qu'ils ne sont pas le public cible du film. Il est plus juste de parler d'une tentative d'adaptation du personnage de Holmes au paradigme du *blockbuster* hollywoodien, au service non pas des « Sherlockophiles » mais de la masse prête à se taper un divertissement générique.

Considérez seulement que ce Sherlock Holmes, tel qu'interprété par Robert Downey Jr., est un pugiliste capable de prévoir l'impact médical de ses coups sur ses adversaires. Qu'il entretient avec Watson (Jude Law) une relation de vieux colocataires qui plaira sans aucun doute aux amatrices de *fan-fiction slash* en voyant l'un dans les bras de l'autre. Qu'ensemble, ils courent à travers une Londres à saveur steampunk rétro-industrielle, évitant explosions et tentatives d'assassinats pour déjouer un vaste complot contre le parlement anglais. Que Holmes, toujours aussi fin détective, semble accumuler les défauts d'un chenapan, soit un penchant pour les femmes, l'alcool, le jeu et les cheveux à peine brossés... Là aussi, inutile de chercher trop loin les attentes



Photo : Warner Bros

du public de masse : un personnage infiniment intelligent n'est acceptable que s'il a les failles de caractère d'un gentil délinquant...

Mais bon, inutile de répéter l'évidence, à savoir qu'il s'agit moins d'une adaptation cinématographique de Holmes (la première depuis **Young Sherlock Holmes** en 1985) que d'un *buddy-movie* victorien. Le résultat, faut-il dire, n'est pas si mal : Downey est un Sherlock Holmes superhéroïque irrésistible, les détails d'époque créent une atmosphère crédible et le tout avance à un bon rythme malgré une durée de plus de deux heures. Le réalisateur Guy Ritchie garde une bonne partie de ses tics visuels sous contrôle et laisse une belle place au travail de son cinématographe et de ses acteurs. L'intrigue n'est pas particulièrement sophistiquée et finit par dépendre d'une série de coïncidences et d'incidents heureusement arrangés avec le gars des vues, mais on n'en attendait tout de même pas moins d'une vaste superproduction. Souvenez-vous du personnage ; oubliez l'intrigue.



Il faudra demander aux authentiques amateurs de Sherlock Holmes ce qu'ils ont pensé du film (ils se rappelleront sans doute que Holmes était, en fait, pugiliste), mais ce ne sont pas eux qui décideront du succès de **Sherlock Holmes** : ce seront tous ceux qui, cherchant un bon moyen de passer deux heures, seront intrigués par le film. Le public cible idéal n'est pas toujours le plus évident, surtout dans le cas d'un personnage dont l'archétype dépasse de loin le canon original qui lui a donné naissance.

Série B inusité

Il va sans dire que l'originalité est une qualité difficile à cerner. On dira ce que l'on veut contre l'industrie du cinéma, mais des décennies d'expérimentation ont révélé que certains thèmes, techniques et formules marchent mieux que d'autres : on ne tue pas un protagoniste sympathique impunément, et il est préférable de voir un héros se démenier pour obtenir ce qu'il veut plutôt que

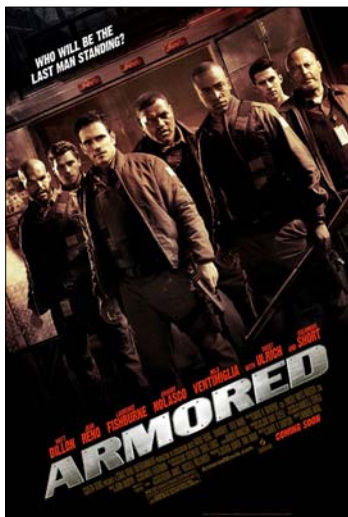
de tout obtenir sans aucun effort ou mérite. L'originalité est parfois mieux cantonnée à une prémisse inusitée, ou à un assemblage d'éléments disparates. Et c'est sans compter comment ce qui peut être original pour un commentateur peut s'avérer n'être qu'une référence historique évidente pour un autre.

Pour les cinéphiles ayant un intérêt pour les thrillers canadiens-français, par exemple, la prémisse inhabituelle d'**Armored** [**Blindé**] (un garde de sécurité se retrouve coincé dans une fourgonnette blindée au milieu de nulle part, entouré de ceux qui veulent le magot qui se cache également dans le camion) a de quoi rappeler **Pouvoir Intime** de Yves Simoneau. Impossible de voir le film sans comparer l'approche de cette même prémisse vue par des scénaristes différents.



Ceci dit, les comparaisons entre les deux films s'avèrent rapidement limitées. **Armored** ne rivalise pas avec la profondeur des personnages de Simoneau et n'a aucune intention d'être aussi dérangeant. À part ladite prémisse et certaines péripéties évidentes, peu de choses unissent les deux films. Reste donc à évaluer la production américaine selon ses propres termes : ceux d'un pur film à suspense de série B conçu pour répondre à un certain créneau démographique.

On reconnaîtra tout de même les ambitions précises du film : l'essentiel de l'intrigue commence au moment où butin et héros sont verrouillés dans la fourgonnette blindée et les voleurs sont à l'extérieur. Le film se termine peu après que cette situation soit bouleversée. Entre-temps, on a droit à une panoplie de tentatives d'un côté comme de l'autre pour



prendre le dessus, y compris une poursuite automobile qui tourne en rond, une tentative d'activer les sirènes du camion, l'arrivée violente d'une tierce partie et l'enlèvement attendu d'un membre de la famille du héros pour faire monter la pression. Le scénario enchaîne mécaniquement les péripéties et ne peut échapper à quelques moments nettement moins convaincants (comme une longue excursion à l'extérieur du camion permise par quelque chose que les gardes vétérans auraient dû savoir bien avant le nouvel arrivé), mais le tout n'est pas nécessairement mauvais. Tout simplement ordinaire et sans distinction.

Entre Matt Dillon, Jean Reno, Lawrence Fishburne et Fred Ward, **Armored** peut également compter sur une distribution intéressante des rôles, tout comme sur sa cinématographie, qui réussit à donner un peu d'intérêt visuel à l'intérieur de l'usine où se déroule l'essentiel du film. En réalisation, comme partout ailleurs, **Armored** ne peut échapper aux limites de la compétence... Si le film n'est pas particulièrement mauvais, il n'est pas très inspiré non plus. La prémisse inusitée reste ainsi la marque de distinction du film, ce qui fera sans doute plaisir au scénariste et laissera les curieux devant un choix facile : si le postulat de départ intrigue, autant voir le film. Sans quoi...

Car même les prémisses originales peuvent être malmenées. On n'a qu'à examiner le cas désolant de **Law Abiding Citizen** [**Un honnête citoyen**], un thriller prometteur qui tente de combiner trois types d'intrigues en une seule, avec un résultat qui ne plaira à personne.

La première piste d'intrigue du film est celle du père vengeur. Dès les premières minutes, nous voyons le protagoniste Clyde Shelton (Gerald Butler) survivre à un cambriolage brutal où meurent sa femme et sa fille. Les coupables sont finalement arrêtés, mais des manigances entre les criminels et l'avocat de la couronne Nick Rice (Jamie Foxx) font en sorte qu'un des coupables s'en tire presque sans conséquence. Dix ans plus tard, Shelton se venge, utilisant un



Photo : Overture Films

plan compliqué pour torturer et tuer le criminel ayant échappé à la justice.

De nombreux autres films se termineraient à ce moment, mais **Law Abiding Citizen** ne fait que commencer. Et c'est là qu'une deuxième piste commence : Shelton est arrêté, mais semble en mesure de contrôler les événements en dehors de la prison alors que sa vendetta contre le système judiciaire se poursuit et que des gens respectables meurent (parfois spectaculairement) tout autour de Philadelphie. Maintes autres péripéties et révélations – Shelton était notamment un des cerveaux les plus prisés aux « opérations noires » de la CIA – mènent finalement à une troisième piste narrative où l'avocat Rice finit par affronter Shelton et l'empêcher de mener à bien sa croisade.

Un des nombreux problèmes avec **Law Abiding Citizen**, c'est que la loyauté du public, initialement du côté du père vengeur, ne trouve jamais un meilleur récipiendaire. L'avocat censé représenter la justice est à la fois trop terne et trop corrompu pour mériter l'étiquette de héros, si bien que l'on reste très longtemps avec l'impression que Shelton représente non pas l'antagoniste cruel, mais la victime astucieuse du film. Lorsque le tout se solde de manière longtemps anticipée, on reste avec le sentiment d'un film confus, d'une victoire accordée à la mauvaise personne. En tentant de brouiller autant de cartes, le scénariste Kurt Wimmer finit par entretenir la confusion.

L'autre grand problème du scénario est l'accumulation invraisemblable de plans sans cesse plus ridicules, de préparatifs précis à la seconde près, d'un manque d'attention flagrant de la part des personnages et d'un sadisme qui ne se



Photos : Overture Films



manifeste que dans l'imagination d'un scénariste hollywoodien. En d'autres mots : on n'y croit jamais, même si l'agencement inusité des pièces avait le potentiel de mener à un film nettement plus intéressant. Quelques clarifications auraient pu renforcer les médiations des personnages sur le sens de la justice et ainsi donner un peu plus de poids aux actions des personnages. Mais entre drones de tir automatisés, multiples explosions automobiles, téléphones cellulaires explosifs et os à steak meurtriers, **Law Abiding Citizen**, pourtant bien réalisé, ne cesse de nous rappeler qu'il s'agit d'un autre film à suspense hollywoodien surchauffé, où le désir d'en mettre plein la vue a pris le dessus sur les qualités d'une bonne histoire bien racontée. Un jour, peut-être, un scénariste compétent en fera un remake mettant tous les éléments de l'intrigue dans le bon ordre, et le résultat sera nettement plus réussi.

Authentiques curiosités

La barre de l'originalité ayant ainsi été abaissée à un si bas niveau, il faut au moins avouer que certains films font un effort pour livrer quelque chose d'inusité.

Prenons donc **The Men Who Stare At Goats** [Les Hommes qui regardent les chèvres], une comédie aux origines on ne peut plus inhabituelles. Non seulement s'agit-il d'une adaptation fictionnelle d'un essai documentaire du journaliste Jon Ronson, il s'agit également d'un film s'intéressant aux recherches en activités paranormales de l'armée américaine depuis la guerre du Vietnam.

Tout commence alors qu'un journaliste (Ewan MacGregor) décide d'aller faire du travail de terrain en Iraq. Attendant au Koweït son autorisation d'entrer en zone de guerre, il rencontre un bizarre individu (George Clooney) qui en connaît beaucoup sur les recherches paranormales des militaires américains. Le duo se dirigeant ensemble vers les combats, le film remonte dans le temps pour détailler les tentatives des militaires



pour trouver une utilité aux pouvoirs psis. Les résultats sont... décevants: si une personne a (peut-être) (dit-on) (*possiblement*) réussi à tuer une chèvre en la regardant (d'où le titre du film), des années et des millions de dollars d'efforts pour former un hilarant *New Earth Army* Nouvel Âge finissent par ne produire aucun résultat tangible. Mais alors que le périple iraquien de nos héros ne s'annonce pas simple ou plaisant (kidnappés, ils parviennent à s'échapper lorsque leur convoi est coincé entre deux compagnies de mercenaires se canardant accidentellement), le journaliste finira par affronter personnellement les sombres résultats dérivés des efforts de recherche paranormaux.

Un autre bon candidat à l'étiquette du thriller géo-sardonique, **The Men Who Stare At Goats** est parfois ridicule, parfois tragique, parfois comique et parfois fascinant. Une bonne partie des informations recueillies par Ronson est romancée et présentée à l'écran, bien que Ronson reste ultimement beaucoup plus sceptique que le scénariste Peter Straughan au sujet des résultats obtenus par les programmes paranormaux. Ceci dit, un des thèmes principaux du film reste que même les idées les plus loufoques peuvent se transformer en applications plus sinistres. Une bonne partie des techniques de torture dites « douces » (désorientation par des insomnies délibérées, cacophonie constante, etc.) maintenant couramment employées doivent leur origine à l'idée d'avoir une armée plus « gentille ». À cet égard, le film s'avère un digne successeur au livre, sans pour autant pouvoir le remplacer.



Photos: Overture Films



Malheureusement, l'adaptation cinématographique a été faite à coups de masse, prenant un livre à l'originalité rafraîchissante et le martelant en *buddy-movie* très conventionnel malgré une chronologie inventive. Les dernières minutes empruntent aux comédies de bas étage, ainsi qu'aux documentaires d'affirmation Nouvel Âge pour présenter une conclusion optimiste à une enquête que Ronson laisse en suspens. L'aplanissement du relief du livre lors de son adaptation était prévisible, mais le résultat final laisse tout de même insatisfait. Le tout garde des relents d'originalité, mais n'allons pas chercher trop loin les recommandations.

Ironie du sort, George Clooney est également au générique de l'autre sélection plus originale du trimestre. Il prête effectivement sa voix au protagoniste de **Fantastic Mr. Fox** [**Fantastique Maître Renard**], un film d'arnaque qui semble initialement trouver l'originalité dans sa présentation plutôt que son propos. Ceci dit, c'est une production de Wes Anderson, un scénariste/réalisateur qui reste inusité même lorsqu'il est à son plus conventionnel : son adaptation du livre pour enfants de Roald Dahl a beau représenter son film le plus accessible et sympathique jusqu'ici, ce n'en est pas pour autant un film hollywoodien typique.

Après tout, il s'agit d'une comédie tournant autour d'un renard ayant renoncé à sa vie de criminel pour s'occuper de sa famille. Mais l'attrait du risque est difficile à oublier et, après une longue pause, Fox recommence à planifier des cambriolages chez des fermiers environnants où la nourriture est disponible,



délicieuse et prête à être subtilisée... Évidemment, les fermiers ne voient pas les choses d'un même œil, et les cambriolages de Fox finissent par attirer leurs foudres. Terrés loin sous la terre, Fox et ses amis animaux auront fort à faire pour convaincre les fermiers de les laisser tranquilles.

Clairement, ce n'est pas un film criminel ordinaire, et son exécution ne l'est pas non plus. Réalisé en animation image par image, **Fantastic Mr. Fox** ne ressemble pas du tout aux autres films présentement ou ayant été récemment à l'affiche, et cette originalité visuelle reflète les sensibilités idiosyncratiques qui ont conduit le film à terme. Anderson est passé maître dans l'art du rire inconfortable, et son plus récent scénario comporte nombre de moments inexplicablement hilarants, où des lignes de dialogue inattendues ou des développements inespérés surprennent le public et vexent les personnages. Sur le plan du scénario et de la réalisation, Anderson joue souvent avec des clichés de genre et c'est une des nombreuses raisons pour lesquelles, malgré ses personnages animaux et son ton bon enfant, **Fantastic Mr. Fox** n'est vraiment pas destiné aux spectateurs plus jeunes.

Le bémol est évident : si l'aspect visuel distinctif du film vous repousse, si les comédies inconfortables vous laissent songeur, si les références ironiques vous échappent, **Fantastic Mr. Fox** ne

159



s'avère pas un bon choix. Peut-être, en fait, s'adresse-t-il plus aux critiques de cinéma complètement blasés après un trimestre de films tous aussi convenus les uns que les autres. Mais bon, l'originalité n'est jamais sans risque, et la surprise peut parfois s'avérer plus précieuse que la satisfaction. Mais peut-être s'agit-il là d'un sujet de discussion pour le prochain numéro...

Bientôt à l'affiche

Peu importe la rudesse de l'hiver 2010, il s'y trouvera au moins quelque chose pour réchauffer même les cœurs les plus noirs des amateurs de cinéma à suspense ! Pour ceux qui aiment leur cinéma bien sombre et criant d'actualité, il n'y aura sans doute rien de mieux que **Green Zone**, première réunion post-Bourne pour Matt Damon et Paul Greengrass. En registre plus fantaisiste mais non moins sombre, comptons sur **Edge of Darkness**, avec Mel Gibson comme père vengeur. Ceux qui ont lu **Shutter Island** de Dennis Lehane savent à quoi s'attendre avec l'adaptation de Martin Scorsese. Ceux qui ne se lassent jamais de voir des policiers au grand écran pourront choisir entre **Brooklyn's Finest**, un drame réaliste à la distribution étonnante (Gere, Cheadle, Hawke, Snipes...) ou bien la comédie **Cop Out**, où Bruce Willis se débrouille sous la gouverne de Kevin Smith. Ceux qui préfèrent leur cinéma d'action moins sombre et plus divertissant se partageront la comédie d'espionnage **From Paris With Love** (John Travolta en espion expert) ou bien la comédie romantique **The Bounty Hunter** (Gerard Butler en chasseur de primes poursuivant son ex-femme). Finalement, même les plus jeunes auront de quoi se mettre sous la dent avec **The Spy Next Door**, une comédie pour enfants mettant en vedette Jackie Chan en espion devenu gardien d'enfant.

En attendant de voir ce qui sera original et ce qui le sera moins, bon cinéma !

■ Christian Sauvé est informaticien et travaille dans la région d'Ottawa. Sa fascination pour le cinéma et son penchant pour la discussion lui fournissent tous les outils nécessaires pour la rédaction de cette chronique. Son site personnel se trouve au <http://www.christian-sauve.com/>.

L'Académie du crime



NORBERT SPEHNER

Quoi de neuf à propos du roman et du film policiers ? Cette rubrique, qui se veut le pendant « non-fiction » de celle que vous trouvez dans le volet papier d'*Alibis*, « Le Crime en vitrine », vous propose un choix d'études internationales sur divers aspects du récit et du film policier.

La bibliographie est divisée en deux parties : les études littéraires, qui portent donc sur la littérature policière proprement dite, et les essais qui traitent du cinéma ou de la télévision.

Note importante : afin d'éviter les dédoublements, les études et les essais qui, jusqu'à maintenant, étaient recueillis et ajoutés aux dossiers bibliographiques disponibles sur le site Internet, sont désormais répertoriés uniquement dans cette rubrique.

LITTÉRATURE

BOEHMER, Elleke (ed.)

Terror and The Postcolonial

Hoboken (NJ), Wiley-Blackwell (Blackwell Concise Companion to Literature), 2009, 395 pages.

EVANS, Mary

Pursuit of Evil : Detective Fiction and the Modern World

New York, Continuum (Continuum Literary Studies), 2009, 192 pages.

FREY, James N.

How to Write a Damn Good Thriller : A Step-by-Step Guide for Novelists and Screenwriters

New York, St Martin's Press, 2010, 288 pages.

GORDON, Michael R.

The Infamous Burke and Hare : Serial Killers and Resurrectionists of Nineteenth Century Edinburgh

Jefferson, McFarland, 2009, 273 pages.

JAMES, P. D.

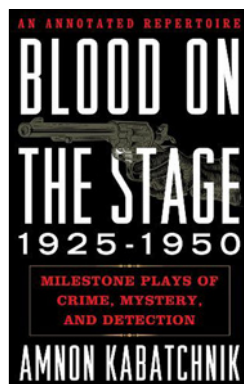
Talking About Detective Fiction

Oxford, The Bodleian Library, 2009, 144 pages.

KABATCHNIK, Amnon

Blood on the Stage, 1925-1950 : Milestone Plays of Crime, Mystery and Detection. An Annotated Repertoire

Lanham (MD), The Scarecrow Press, 2009, 868 pages.



MESSAC, Régis

Roman policier : fragment d'histoire

Paris, Ex Nihilo, 2009, 166 pages.

PEARSON, Nels & Marc STINGER

Detective Fiction in a Postcolonial and Transnational World

Burlington (VT), Ashgate, 2009, 220 pages.

SAXTON, Kirsten T.

Narratives of Women and Murder in England, 1680-1760 : Deadly Plots

Farnham (UK), Burlington (VT), Ashgate, 2009, 151 pages.

SMITH, Caleb

The Prison and the American Imagination

New Haven, Yale University Press (Yale Studies in English), 2009, x, 258 pages.

SPEHNER, Norbert

Le Techno-Thriller

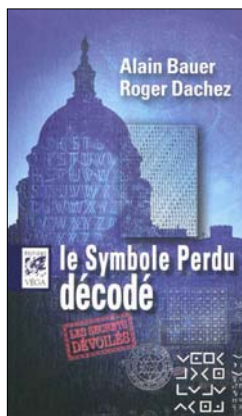
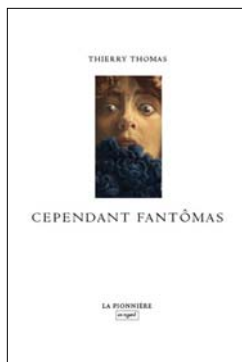
Document en ligne : bibliographie en anglais et en français du techno-thriller militariste, avec introduction et études : <http://www.scribd.com/marginalia>.

THIERRY, Thomas

Cependant Fantômas

Paris, La Pionnière (En regard), 2009, 40 pages.

Avec 16 reproductions des illustrations de couverture, 1911-1913.



À PROPOS DES AUTEURS

ASSOULINE, Pierre

Simenon

Paris, Julliard, 2009, 753 pages.

Rééd. : Julliard, 1997.

Biographie.

BARNES, Nigel

A Dream within a Dream : The Life of Edgar Allan Poe

London, Chester Springs (PA), Peter Owen, 2009, 348 pages.

BAUER, Alain & Roger DACHEZ

Le Symbole perdu décodé

Paris, Véga, 2009, 244 pages.

À propos du thriller ésotérique de Dan Brown.

BEYER, Thomas R.

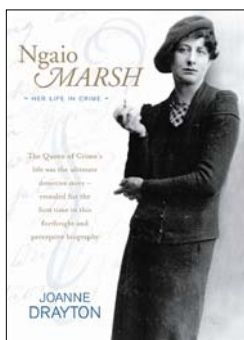
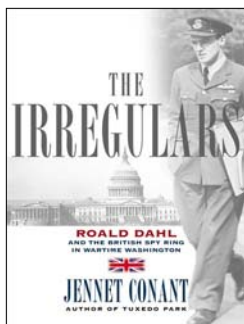
33 Keys to Unlocking *The Lost Symbol* : A Reader's Companion to the Dan Brown Novel

New York, New Market Press, 2009, 160 pages.

BLACKSTOCK, Peter (ed.)

Secret Symbol : Original Documents Behind Dan Brown's Bestseller

London, Profile Books, 2009, 256 pages.



BURSTEIN, Dan & Arne DE KEIJZER
Secrets of *The Lost Symbol*: The Unauthorized Guide
 New York, William Morrow, 2009, 304 pages.

CABELL, Craig
Ian Rankin and Inspector Rebus: The Official Story of the Bestselling Author and The Ruthless Detective
 London, John Blake Publishing, 2009, 288 pages.

CARMINE, Alex
Dan Brown's *Lost Symbol*: The Ultimate Unauthorized and Independent Reading Guide
 Punked Books, 2009, 144 pages.

CONANT, Jennet
The Irregulars: Roald Dahl and the British Spy Ring in Wartime Washington
 New York, Simon & Schuster, 2008, xx, 391 pages.

COX, Simon
Le Symbole perdu décodé
 Paris, Michel Lafon, 2009, 283 pages.
 Éd. or.: **Decoding *The Lost Symbol*: The Unauthorized Expert Guide to the Facts Behind the Fiction**, Clearwater (FL), Touchstone Books, 2009, 233 pages.

CURRAN, John
Agatha Christie's Secret Notebooks: Fifty Years of Mysteries in the Making
 New York, Harper Collins, 2009, 480 pages.

DARWIN, Philippe
Le Symbole perdu décrypté
 Paris, City, 2009, 232 pages.

DESMURS, Aleksandra
***Le Roman Hygiène de l'assassin*: foyer manifestaire de l'œuvre d'Amélie Nothomb**
 Paris, Praelege, 2009, 110 pages.

DOUGALL, Alastair
James Bond: le monde secret de 007
 Champs-sur-Marne, Music & Entertainment Books, 2009, 176 pages.
 Nouvelle édition incluant *Quantum of Solace*.

DRAYTON, Joanne
Ngaio Marsh: Her Life in Crime
 Auckland (NZ), HarperCollins, 2009, 475 pages.

HASTINGS, Selina
The Secret Lives of Somerset Maugham
 London, Murray, 2009, 614 pages.

HAAG, Michael
The Rough Guide to *The Lost Symbol*
 London, Rough Guides (Rough Guides Reference Series), 2009, 288 pages.

HILLERMAN, Anne

Tony Hillerman's Landscape : On The Road with an American Legend

New York, Harper Collins, 2009, 176 pages.

Photographies de Don Strel.

HODAPP, Christopher

Deciphering *The Lost Symbol*: Freemasons, Myths and Mysteries of Washington

Berkeley (CA), Ulysses Press, 2010, 208 pages.

LENOIR, Frédéric & Marie-France ETCHEGOIN

La Saga des Francs-Maçons (pour décrypter le dernier Dan Brown)

Paris, Robert Laffont, 2009, 368 pages.

LEROY, Armelle & Laurent CHOLLET

Sur les traces d'Agatha Christie

Paris, Presses de la Cité (Hors Collection), 2009, 165 pages.

MACASKILL, Hilary

Agatha Christie at Home

London, Frances Lincoln, 2009, 144 pages.

Préface de Matthew Pritchard.

PEACOCK, James

Understanding Paul Auster

Columbia, South Carolina University Press (Understanding Contemporary American Literature), 2009, 264 pages.

REDMOND, Christopher

Sherlock Holmes Handbook

Toronto, Dundurn Press, 2009, 336 pages. 2^e édition.

ROBERTS, Dave

The Occult Myths of *The Lost Symbol*: Examining the Spiritual Claims of the Dan Brown Bestseller

Palmdale (CA), Issachar Press, 2009, 144 pages.

SCHENKAR, Joan

The Talented Miss Highsmith ; The Secret Life and Serious Art of Patricia Highsmith

New York, St. Martin's Press, 2009, 704 pages.

SHUGARTS, David A.

Secrets of *The Widow's Son*: The Book That Successfully Predicted *The Lost Symbol*

New York, Sterling Publications, 2009, 224 pages.

SIMENON, Georges

Lettre à ma mère et autres textes

Paris, Le Livre de Poche, 2009, 124 pages. Réédition.

SINCLAIR, David

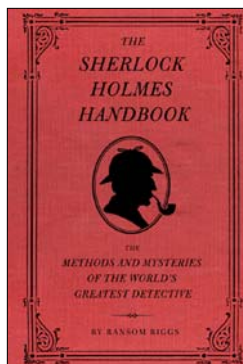
Sherlock Holmes' London

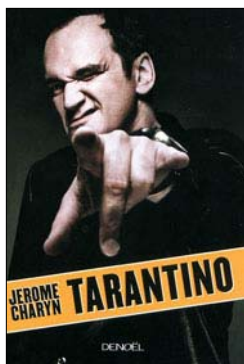
London, Robert Hale, 2009, 224 pages.

SMITH, Daniel

The Sherlock Holmes Companion : An Elementary Guide

London, Aurum Press, 2009, 224 pages.





SZUMSKYj, Benjamin (ed.)
The Man Who Collected Psychos: Critical Essays on Robert Bloch
 Jefferson (NC), McFarland, 2009, 254 pages.

WEBER, John
An Illustrated Guide to *The Lost Symbol*
 New York, Pocket Books, 2009, 192 pages.

WEST, Nigel
Historical Dictionary of Ian Fleming's World of Intelligence: Fact and Fiction
 Lanham (MD), The Scarecrow Press, 2009, 308 pages.

CINÉMA & TÉLÉVISION

ALVAREZ, Rafael & David SIMON (eds.)
The Wire: Truth be Told
 Edinburg, London etc., Canongate, 2009, 581 pages.
 Nouvelle édition, 2004.

CHARYN, Jerome
Tarantino
 Paris, Denoël, 2009, 188 pages.

CETTL, Robert
Terrorism in American Cinema: An Analytical Cinematography, 1960-2008
 Jefferson (NC), McFarland, 2009, 320 pages.

CHASE, David
The Sopranos: The Classic Quotes
 Kennebunkport (ME), Cider Mill Press, 2009, 128 pages.

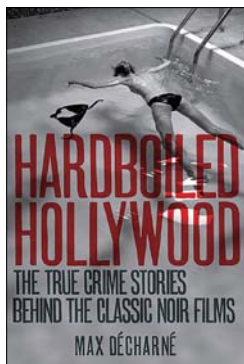
COLLECTIF
The James Bond Encyclopedia
 New York & London, Dorling Kindersley, 2009, 333 pages.
 Édition mise à jour.

DÉCHARNÉ, Max
Hardboiled Hollywood: The True Crime Stories Behind The Classic Noir Films
 New York, Pegasus Press, 2010, 304 pages.

DONOVAN, Bama William
Blood, Guns, and Testosterone: Action Films, Audiences, and a Thirst for Violence
 Lanham (MD), The Scarecrow Press, 2009, 288 pages.

ERICKSON, Hal
Encyclopedia of Television Law Shows: Factual and Fictional Series about Judges, Lawyers, and the Courtroom, 1948-2008
 Jefferson (NC), McFarland, 2009, 307 pages.

FRENCH, Jack
Private Eyelashes: Radio's Lady Detectives
 Boalsburg (PA), Bear Manor Media, 2009, xvi, 237 pages.
 Réédition, 2004.



GRAMS, Martin & Terry SALOMONSON

The Green Hornet: A History of Radio, Motion Pictures, Comics and Television

Churchville (MD), OTR Publishing, 2010, 816 pages.

HANICH, Julian

Cinematic Emotion in Horror Films and Thrillers: The Aesthetic Paradox of Pleasurable Fear

New York, Routledge (Routledge Advances in Film and Studies), 2010, 352 pages.

HAYWARD, Susan

Nikita

London, I. B. Tauris (Cine-File French Film Guides), 2010, 128 pages.

HIRSCHBERG, Jeffrey

Reflections of the Shadow: Creating Memorable Heroes and Villains for Film and Television

Studio City (CA), Michael Wise Productions, 2009, 261 pages.

HOWARD, Douglas

Dexter: Investigating Cutting Edge Television

London, I. B. Tauris (Investigating TV), 2010, 288 pages.

JERMYN, Deborah

Prime Suspect

London, British Film Institute (BFI TV Classics), 2010, 144 pages.

JONES, Jenny

The Annotated Godfather: The Complete Screenplay with Commentary on Every Scene, Interviews, and Little-Known Facts

New York, Black Dog & Leventhal Publishers, 2009, 264 pages.

KOMPARE, Derek

Crime Scene Investigation

Hoboken (NJ), Wiley-Blackwell (Wiley-Blackwell Series in Film and Television), 2010, 144 pages.

LUDWIG, Corinne Frauke

The 24 Universe: How a Television Series Promotes the War on Terror

Saarbrücken, VDM Verlag, 2009, 64 pages.

LYONS, James

Miami Vice

Hoboken (NJ), Wiley-Blackwell (Wiley-Blackwell Series in Film and Television), 2010, 152 pages.

McKAY, Sinclair

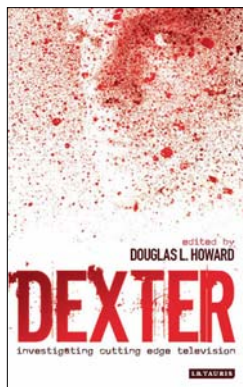
The Man with the Golden Touch: How the Bond Films Conquered the World

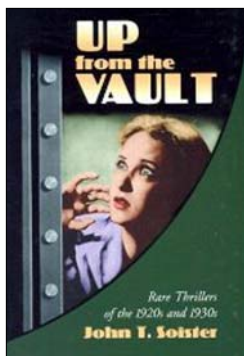
London, Aurum Press, 2010, 400 pages.

MILLER, Frederic P., Agnes F. VANDOMME & John McBREWSTER (eds.)

The Avengers

Mauritius, Alphascript Publishing, 2009, 136 pages.





RUDITIS, Paul

Bones : The Forensic Files (Season 3)

London, Titan Books, 2009, 160 pages.

SMITH, Joseph

The Psycho File: A Comprehensive Guide to Hitchcocks' Classic Shocker

Jefferson (NC), McFarland, 2009, 226 pages.

SOISTER, John T.

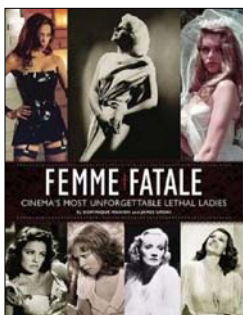
Up from the Vault : Rare Thrillers of the 1920s and 1930s

Jefferson (NC), McFarland, 2010, 248 pages. Rééd. : 2004.

SPICER, Andrew

Historical Dictionary of Film Noir

Lanham (MD), Scarecrow Press, 2010, 544 pages.



SPOTO, Donald

Spellbound by Beauty: Alfred Hitchcock and His Leading Ladies

New York, Three River Press, 2009, 352 pages.

TAVERNIER, Bertrand

Pas à pas dans la brume électrique: récit de tournage

Paris, Flammarion, 2009, 267 pages.

THOMSON, David

The Moment of Psycho: How Alfred Hitchcock Taught America to Love Murder

New York, Basic Books, 2009, 183 pages.

TROKEY, Christian,

Prison Break: Behind the Scenes

San Rafael (CA), Insight Editions, 2009, 166 pages.

TZIOUMAKIS, Yannis

The Spanish Prisoner

Edinburgh, Edinburgh University Press, 2009, xi, 154 pages.

Étude d'un film à suspense de David Mamet, 1997.

URSINI, James

Femme fatale: Cinema's Most Unforgettable Lethal Ladies

Milwaukee (WI), Limelight Press, 2009, 400 pages.

WILLIAMS, Tony

John Woo's Bullet in the Head

Hong Kong, Hong Kong University Press, 2009, xiv, 128 pages.

YOUSMAN, Bill

Prime Time Prisons on U.S. TV

New York, Bern, et al., Peter Lang, 2009, vii, 200 pages.



ENCORE DANS LA MIRE

de

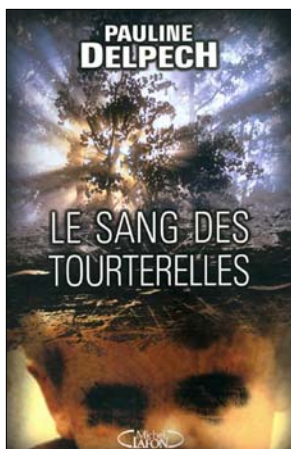
André Jacques, Simon Roy et
Norbert Spehner

Barnabé chez les nazis...

Après *Sous la neige noire*, suivi de *Et je brûlerai ton cœur de pierre*, *Le Sang des tourterelles* est le troisième polar de la (très) belle Pauline Delpech, mettant en scène le commissaire Barnabé. Il a un petit quelque chose de Maigret, ce Barnabé : la carrure, le caractère, les dialogues, mais la comparaison s'arrête là. Les polars de Pauline Delpech n'ont rien de la grisaille psychologique des romans de Simenon. Ce sont des romans de procédure policière dont la facture, l'ambiance, les descriptions s'inscrivent plutôt dans la tradition très contemporaine des thrillers français à la Grangé, Thilliez et cie : on y saigne, on y massacre, les descriptions sont crues et sanglantes à souhait, la violence omniprésente et graphique (il y a une scène d'exécution par la guillotine, orchestrée par le bourreau Deibler, qui n'est pas piquée des

vers !). Rien de l'ambiance feutrée des romans de Simenon.

Nous sommes en 1938, aux lendemains des tristement célèbres accords de Munich qui ont fait la part belle à l'Allemagne. Hitler est aux pouvoirs et la possibilité d'une nouvelle guerre franco-allemande est de plus en plus réelle. Le meurtre d'un secrétaire de l'ambassade allemande par un jeune Juif envenime les choses. Cette fois, Barnabé, un vétéran de la Grande Guerre qui a connu l'horreur des tranchées, est aux prises avec un tueur d'enfants qui les assassine selon un rituel aussi étrange qu'atroce. Les victimes sont étranglées, on leur arrache la langue et leurs oreilles sont perforées. Les méandres de l'enquête amènent le commissaire dans les cercles d'inspiration celtique et nazie alors que s'accumulent les problèmes de sa vie personnelle.



La découverte d'une fibule de bronze (ancienne épingle de sûreté) lors du deuxième meurtre va révéler l'existence d'un culte celte dédié à la déesse de la Lune. Dans ce culte, on pratique des sacrifices humains.

La traque du tueur va amener Barnabé jusqu'à Cologne où il vivra en direct les horreurs de la Nuit de Cristal. Chauffée à blanc, la populace attaque les magasins juifs, brûle des synagogues, lynche de simples passants. C'est dans cette ambiance d'apocalypse et de folie, prélude à la grande boucherie de la Seconde Guerre mondiale, que va se résoudre cette affaire singulière. Le châtiement du coupable sera terrible et spectaculaire !

Pauline Delpech a bien su doser les ingrédients de ce polar bien ficelé qui combine adroitement les éléments du roman d'enquête avec un brin d'ésotérisme, une petite dose d'histoire (qui ne retarde jamais la bonne marche de l'action), le tout dans un style très réaliste. De quoi vous réconcilier avec un certain polar français... (NS)

Le Sang des tourterelles

Pauline Delpech

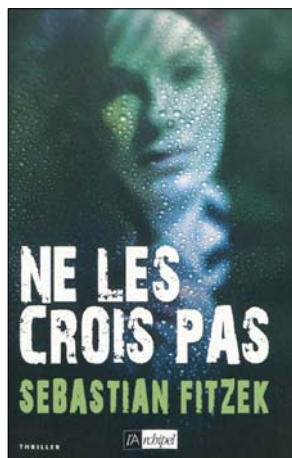
Paris, Michel Lafon, 2009, 326 pages.



Parce que le pire est de ne pas savoir

Sebastian Fitzek s'est propulsé au firmament des auteurs de *best-sellers* il y a quelques années avec un premier roman traduit dans plus d'une trentaine de langues, et donc écoulé à quelques godzillions d'exemplaires. L'écrivain berlinois récidive avec *Ne les crois pas*, un jeu de massacre qui table sur les mêmes procédés que *Thérapie* pour captiver son lecteur.

Yann May s'accommode du fait que sa fiancée Leoni garde occulte une partie de sa vie passée. Un soir, alors qu'il l'attend chez lui, Leoni le rejoint au téléphone pour lui transmettre un message déconcertant, d'autant plus mystérieux que la communication est très mauvaise : « Ne les crois pas. Quoi qu'on te dise, ne les crois pas. » Alors qu'il a encore le combiné dans les mains, un policier s'amène chez lui pour annoncer la mort tragique de Leoni, victime d'un accident de voiture une heure plus tôt...



Un peu comme ce Rex Hoffmann, du film *L'Homme qui voulait savoir* (George Sluizer, 1988), Yann May refuse de lâcher prise dans sa quête de découvrir ce qui est véritablement arrivé à sa fiancée. Difficile de croire en cette mort alors qu'il entendait la voix de Leoni une heure après le prétendu accident. Parce que le pire est de ne pas savoir, il sombrera dans des souffrances aiguës qui dépassent ce que son imagination de psychologue ayant traité des patients dévastés avait pu lui laisser entrevoir jusqu'alors. Parce que le pire est de ne pas savoir, il décide quelques mois plus tard, poussé par le désespoir, de provoquer les choses en prenant le contrôle du studio d'une station de radio populaire de Berlin, 101,5. La prise d'otages est si spectaculairement orchestrée que Yann attirera sur lui l'attention de l'Allemagne entière : jusqu'à ce qu'on lui amène Leoni devant lui, il procédera à ce que les animateurs de la station appellent le jeu du *Cash Call*, dans une version modifiée autrement plus inquiétante : ainsi, une fois par heure, il logera au hasard un appel dans Berlin ; si l'auditeur qui répond prononce rigoureusement la bonne formule (*J'écoute 101,5, et maintenant libère un otage !*), Yann obtiendra. Sinon, le forcené procédera à une exécution.

Le scénario est idéal pour accroître à chaque page le suspense, compte tenu de cette course contre la montre qui est déclenchée au moyen de cette idée diaboliquement inventive. Fitzek imagine ici une forme de terrorisme à la sauce médiatique aussi redoutable qu'efficace. Excellant dans l'art d'user les nerfs au même rythme que le lecteur est amené à avaler les pages, Fitzek parvient à mettre en scène des situations sans issue. Les meilleures pages de ce roman entraînent le lecteur et les personnages principaux dans un jeu cruel et pervers où ces derniers sont pratiquement forcés de se

livrer à des confidences intimes en direct sur les ondes radiophoniques.

Si l'idée de *Thérapie* rappelait à plus d'un égard le *Shutter Island* de Lehane, Fitzek n'arrive toujours pas avec *Ne les crois pas* à se distinguer d'autres thrillers, ni même à se sortir des sillons tracés par son premier roman, alors qu'il exploite encore, mais avec excès cette fois, le procédé de la duplicité et du double jeu. Si la première moitié de l'œuvre sous forme de huis clos est haletante, Fitzek échoue dans sa tentative de maintenir la tension dès le moment où l'action se disperse. De nombreuses entorses à la vraisemblance font alors en sorte que le lecteur, bienveillant au départ, finit par décrocher tant ce qu'on nous propose ressasse des clichés éculés ou se complait dans des bons sentiments trop longtemps trempés dans une glu rose caractéristique de la plus mauvaise littérature populaire. (SR)

Ne les crois pas

Sebastian Fitzek

Paris, L'Archipel, 2009, 347 pages.



Trois escapades dans l'Académie du crime

Les lecteurs d'*Alibis* qui fréquentent l'Académie du crime de notre supplément Internet auront constaté comme moi que ce sont surtout des ouvrages anglo-saxons qui s'intéressent au roman policier. Les livres en français sont rares, c'est pourquoi je profite de l'occasion, rarement donnée, de présenter trois ouvrages parus ces dernières semaines, trois études corsées, de niveau académique variable, avec des orientations très différentes : *De l'empreinte au récit*, de Nicolas Xanthos, privilégie une approche théorique pointue ; *La Naissance du roman policier français*, d'Elsa de Lavergne, propose

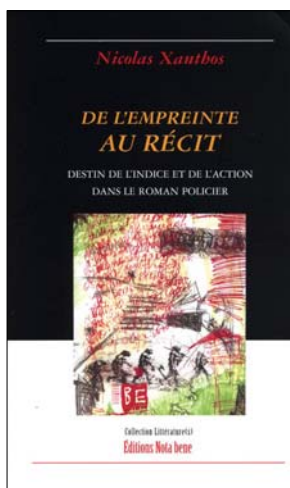
une approche à la fois historique et analytique ; et *Le Roman policier historique*, de Jean-Christophe Sarrot & Laurent Broche, s'intéresse à un sous-genre très prisé et qui s'est considérablement développé au cours de la dernière décennie (et que notre collègue Mario Tessier aborde savamment dans le présent numéro).

« Comment reconstruire et comprendre l'action d'autrui — voilà ce qui constitue la problématique première du genre policier. Cette opération complexe prend d'abord appui sur ce signe spontanément associé au roman policier : l'indice. Au sein de l'univers que l'enquêteur arpente, il s'agit d'abord pour lui de repérer l'indice et de l'interpréter, de comprendre à qui et à quoi renvoie cet objet incongru. » Ainsi pourrait se résumer grossièrement la thèse de l'ouvrage de Nicolas Xanthos, professeur de sémiotique littéraire au Département des arts et lettres de l'Université du Québec à Chicoutimi, qui nous propose de « lire le roman policier comme une véritable fable sur l'action, sur notre désir de comprendre les gestes d'un autre qui n'a cessé de s'opacifier depuis le début du

XX^e siècle ». D'où le sous-titre : *Destin de l'indice et de l'action dans le roman policier*.

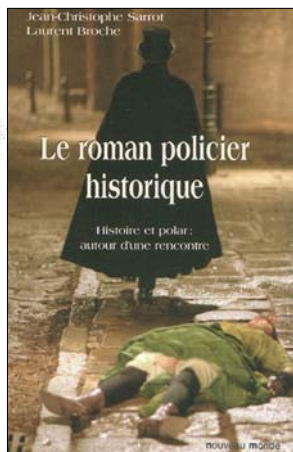
Pour illustrer son propos, Xanthos s'intéresse principalement à deux auteurs : Caleb Carr (*L'Aliéniste*) et Tony Hillerman (*Porteurs de peau*), avec comme enquêteurs auxiliaires les théoriciens et philosophes Thomas Kuhn, Ludwig Wittgenstein ou Paul Ricoeur. En toute honnêteté, et malgré mon petit bagage universitaire (quelque peu désuet sur le plan théorique), j'ai été largué dès le premier chapitre où l'auteur donne dans la théorie littéraire pointue. Ce livre de spécialiste s'adresse à d'autres spécialistes dont il adopte le langage un peu hermétique des études littéraires, même si, en toute justice, on ne peut pas dire que l'auteur abuse du jargon. Disons que l'amateur de thriller devra quelque peu « freiner » ses élans pour une lecture lente, méthodique et attentive. C'est un ouvrage dense, solidement documenté, mais réservé à quelques spécialistes des études littéraires. Dont acte...

Plus démocratique, moins théorique et plus limpide, *La Naissance du roman policier français (Du Second Empire à la Première Guerre mondiale)*, d'Elsa de Lavergne, titulaire d'un doctorat



de littérature et civilisations françaises, devrait intéresser tous les amateurs de polars curieux de connaître l'histoire, voire l'archéologie du genre en France. L'ouvrage est divisé en deux parties. La première « Le Feuilleton à l'heure du crime : l'éclosion du roman policier », nous invite à découvrir les œuvres d'illustres inconnus (au Québec, ils le sont encore deux fois plus...) comme (entre autres) Jules Lermina, Eugène Chavette, Louis Charles Barbara, Fortuné du Boisgobey et autres ancêtres du genre, dont le plus connu est sans doute Émile Gaboriau. Dans la deuxième partie intitulée « Le Roman de l'époque contemporaine », on se retrouve en terrain plus familier avec, entre autres, des écrivains comme Maurice Leblanc ou Gaston Leroux. Voici un ouvrage foisonnant, riche en détails, qui propose en plus des annexes bien fournies, avec des notules biographiques, des extraits, une bibliographie, etc. Ce livre est une brique essentielle dans l'édifice historique du polar français.

Autre ouvrage foisonnant et passionnant : *Le Roman policier historique*, de Jean-Christophe Sarrot (auteur de trois ouvrages d'histoire littéraire) et Laurent Broche (docteur en histoire).



Dans cette brique de près de 500 pages, les auteurs examinent le polar historique sous toutes ses coutures : son histoire, les tentatives des définitions, les auteurs, etc. Rien n'est laissé au hasard ou passé sous silence, pas même les futilités querelles qui empoisonnent parfois l'atmosphère au sein des groupes d'amateurs. Il y en a qui détestent le polar historique. C'est leur droit, les goûts et les dégoûts ne se discutant pas. Est-ce une raison pour en demander la suppression ou en écœurer les autres ? Comme les fans de SF et de fantasy, certains amateurs de polars peuvent parfois être très intransigeants, très exclusifs et surtout très bêtes. Or donc, en annexe, on trouvera une liste commentée de « 125 romans historiques à lire » parmi lesquels on retrouve quelques auteurs canadiens comme Howard Engel ou Caroline Roe et, oh agréable surprise, le roman de Maxime Houde, *Le Prix du mensonge*, qui illustre l'année 1948. Ajoutons à cela une mention de la liste des romans de Jack l'Éventreur sur le site d'*Alibis* et voilà de quoi réjouir le lecteur chauvin que je suis ! On trouvera aussi à la toute fin une sitographie très fournie, le polar historique étant incontestablement une matière-vedette sur Internet.

Bref, entre deux thrillers palpitants, pourquoi ne pas se frotter un peu à la théorie du genre, découvrir son histoire, ou celle du dernier sous-genre à la mode ? Il n'est jamais trop tard pour apprendre... (NS)

De l'empreinte au récit : Destin de l'indice et de l'action dans le roman policier

Nicolas Xanthos

Québec, Nota Bene, 2009, 380 pages.

La Naissance du roman policier français

Elsa de Lavergne

Paris, Classiques Garnier, 2009, 414 pages.

Le Roman policier historique

Jean-Christophe Sarrot & Laurent Broche

Paris, Nouveau-Monde, 2009, 496 pages.



Cent pour cent détestable !

Dans un mot d'introduction, plutôt candide dans les circonstances, Stéphane Berthomet, directeur de la nouvelle collection « Sang pour sang » des éditions Transit (dont le PDG, Pierre Turgeon, a déjà laissé sa marque dans le milieu de l'édition québécoise...), écrit ceci à propos de *Sang pour sang*, de Gipsy Paladini : « Reçu maintenant il y a quelques années alors que je tentais de lancer pour les éditions Ramsay une collection de polars, ce projet de livre a intéressé tous les éditeurs auxquels je l'ai successivement recommandé en tant que directeur de collection. Pour diverses raisons, cet excellent manuscrit a failli ne jamais être édité. » Évidemment, Berthomet n'entre pas dans le détail des « diverses raisons » évoquées pour ne pas publier le volume, mais après avoir lu la chose, je vais me hasarder à quelques hypothèses...

Personnellement, je n'aurais jamais publié ce manuscrit d'abord et avant tout parce que Alan Seriani, le « héros » de ce polar, est un sale con vindicatif, un type exécrationnel, violent,

infect avec les femmes, hystérique, cynique et dangereux, qui n'a rien, mais alors rien qui puisse le racheter. Plus salopard que ça, tu meurs (comme le constateront certains de ses collègues !). Par ailleurs, on cherche en vain cet « humour cinglant » que promet la quatrième de couverture ! Résultat, toute l'intrigue évolue dans une ambiance malsaine, un climat de folie et d'hystérie perpétuelle qui, malgré quelques passages bien enlevés, en rend la lecture très désagréable. Le seul personnage un tant soit peu sympathique est éliminé rapidement.

Par ailleurs, Gipsy Paladini a une connaissance toute relative du travail des policiers. Par exemple, elle plaque sur la police new-yorkaise le schéma de la hiérarchie française et met à la tête des inspecteurs un improbable commissaire. Aux États-Unis, ce sont des « chefs de police » avec le grade de capitaine ou de lieutenant qui dirigent les flics de terrain, les « commissaires » étant des fonctionnaires haut placés dans la hiérarchie qui n'ont jamais affaire à la plèbe (sauf pour les critiquer, les virer ou les pousser au c... quand une affaire devient politiquement embarrassante). Plus étonnant encore, dès le premier meurtre, Seriani et ses collègues agissent comme les derniers des incompetents, commettant faute professionnelle après faute professionnelle dans leur manière de procéder sur le terrain. Leurs interrogatoires sont bâclés, à la limite du risible, ou carrément évités sous des prétextes fallacieux. On manipule des preuves, on dissimule des indices, etc. Par moments, c'est totalement invraisemblable.

Tout cela est bien dommage parce que cette histoire de traque et de vengeance d'anciens nazis aurait pu être tout à fait passionnante. Gipsy Paladini a tous les instruments pour écrire un polar acceptable. Elle a le sens du rythme et des dialogues punchés. Elle sait raconter une



histoire, entretenir une tension dramatique. Certains passages sont prenants et la deuxième partie du roman réussit parfois à nous accrocher. Malheureusement, les éléments positifs ne compensent pas pour les failles du scénario et, surtout, la bêtise crasse du salopard qui tient la tête d'affiche. Quel pitoyable imbécile ! À fuir... (NS)

Sang pour sang

Gipsy Paladini

Montréal, Transit (*Sang pour sang*), 2009, 330 pages.



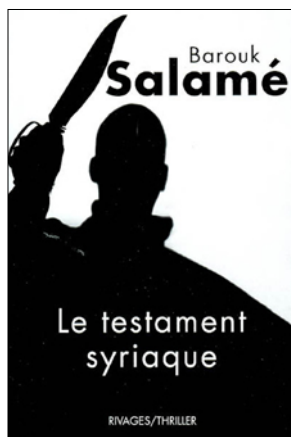
Quand le testament de Mahomet met le feu aux poudres !

Il est des livres que parfois on ne lit pas pour de mauvaises raisons. Comme j'en reçois beaucoup (ce qui m'oblige à trier), je suis très influencé dans mes choix par la couverture, le nom de l'auteur ou le texte de la quatrième de couverture ! *Le Testament syriaque*, de Barouk Salamé, avait tout contre lui : une illustration moche et trompeuse, un auteur dont j'ignorais tout, et un baratin où il était question d'un manuscrit ancien au contenu explosif qui suscite des convoitises. J'avais donc très peur de m'aventurer dans un de ces nombreux marécages davinciodiens dont on ne cesse d'inonder le marché ! C'est sur les conseils avisés d'un ami fin connaisseur en la matière, qui m'a fortement recommandé la lecture de cette brique, que j'ai enfin décidé de me lancer dans l'aventure.

Disons le d'emblée, *le Testament syriaque* ne plaira pas à tout le monde. Il s'agit d'un thriller fortement érudit, où des scènes d'action passionnantes alternent avec de véritables minicours universitaires sur l'histoire des religions, et plus particulièrement celle de l'Islam — la

vraie, pas celle de certains barbus sanguinaires agités du bonnet !

Paul Mesure, un journaliste pigiste est rentré d'Afrique avec un manuscrit ancien, un codex écrit en syriaque (langue qui a précédé l'arabe) et qui, s'il est authentifié, risque de provoquer un séisme mondial. Car il pourrait s'agir d'un testament de Mahomet (réfuté par les purs et durs !) ou d'un proto-Coran qui remettrait en cause les dogmes existants. Très vite, les cadavres commencent à s'accumuler autour de Paul, dont celui de ses meilleurs amis. Des tueurs se lancent à ses trousses. Certains appartiennent aux terribles services secrets pakistanais, d'autres sont des intégristes algériens. Même la CIA se montre intéressée à acquérir le précieux document. Entre alors en scène un personnage remarquable : le commissaire Sarfaty, dit « le commissaire-philosophe », un policier juif avec des connaissances encyclopédiques dont il abreuve volontiers les protagonistes et les lecteurs. Passionné de culture orientale, Sarfaty nous entraîne aux origines de l'islam, de sa tradition cryptée et de ses énigmes.



En ce début du vingt et unième siècle, alors que l'Occident et l'Orient semblent mûrs pour de nouvelles Croisades sanglantes, l'érudit-franco-arabe Barouk Salamé (un pseudonyme conseillé fortement par ses proches), l'auteur de ce roman plutôt original, nous permet de mieux comprendre les origines de ce choc des cultures. Il faut de la patience et beaucoup d'attention pour naviguer à travers les passages riches en érudition de ce livre au rythme inégal. Si la confrontation entre l'Occident et l'Islam intégriste n'est pas votre tasse de thé, vous trouverez peut-être le temps long. Mais il y a aussi de l'action, du sexe et du sang à la une...

À la fin du volume, l'auteur intervient avec un complément d'information digne de figurer dans les meilleures thèses académiques. À lire en prenant son temps, pour mieux connaître le monde étrange dans lequel nous vivons... On peut lire une entrevue avec Barouk Salamé sur le site de la revue *Jeune Afrique*. (NS)

Le Testament syriaque

Barouk Salamé

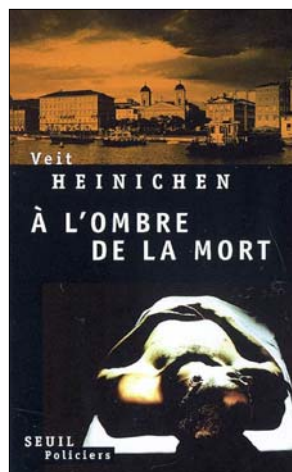
Paris, Rivages (Thriller), 2009, 522 pages.



Qui trop embrasse

J'avais aimé il y a quelques années le roman *Les Morts du Karst* de Veit Heinichen, cet auteur allemand né en 1957 et installé maintenant à Trieste, aux confins nord-est de l'Italie. Mais *À l'ombre de la mort* m'a plutôt déconcerté.

Malgré son intérêt, le roman contient trop d'intrigues parallèles qui finissent par former un spaghetti un peu indigeste. Tout débute par l'histoire de Mia, une Australienne d'origine italienne, qui revient à Trieste récupérer l'héri-



tage plutôt encombrant d'une vieille tante et qui se trouve emberlificotée dans une histoire d'amourettes à trois où se mêlent tragédie et burlesque. Et puis il y a Irina, la jeune Russe sourde-muette exploitée par un réseau de mafieux et forcée de vendre des colifichets aux passants et aux touristes. Il y a aussi des histoires de trafics d'armes vers la Bosnie et le Kosovo où de belles femmes mystérieuses conduisent des vedettes rapides au-delà de la frontière. S'ajoutent les graffitis d'un groupe de jeunes militants écologistes qui taguent des navires convoyant du bétail anémique ou malade. Et puis certains relents d'histoire ancienne où la sérénité de quelques vieux fascistes et collaborateurs nazis semble perturbée. Et puis... Et puis...

Tous ces dossiers atterrissent sur le bureau du commissaire Proteo Laurenti qui ne sait plus où donner de la tête, y compris dans sa vie familiale. Le personnage de Laurenti, une sorte de Maigret sans la fidélité conjugale, est toujours aussi attachant. On le suit dans son slalom cahotant entre toutes ces affaires qui lui gravitent autour comme des électrons libres.

Mais hélas !, pour le lecteur, la sauce ne prend pas. Veit Heinichen aurait dû supprimer une ou deux intrigues secondaires et se concentrer sur les plus importantes. Pendant 250 pages, l'auteur nous ballade d'une histoire à l'autre dans un texte, certes intéressant, mais monté en parallèle à la manière de Lelouch. Le tout entrecoupé de quelques retours en arrière qui ne sont pas toujours très clairs et qui n'arrangent pas les choses. Ce n'est que dans les cinquante dernières pages que la plupart des fils se nouent et finissent par dessiner un motif plus cohérent. Mais, même là, certains écheveaux demeurent en suspens et la finale, quoique assez amusante, est trop rapide pour les assembler tous.

Restent de fort belles pages sur Trieste, cette ville de tous les passages, située à quelques kilomètres des frontières de la Slovénie et de la Croatie, parcelles éclatées de l'ancienne Yougoslavie. Cette ville de toutes les influences, autrichienne pendant un siècle, italienne ensuite, presque yougoslave, est un véritable nœud gordien où le passé fasciste, l'occupation nazie, les confrontations Est-Ouest de la Guerre froide se mêlent continuellement au présent. Trieste, qui fut un État libre de 1947 à 1954, continue encore à fasciner comme ces villes grises du cinéma d'après-guerre où les mille visages de l'histoire s'entre-croisent.

Reste aussi, au-delà de tous les imbroglios, cette douceur de vivre méditerranéenne que l'on retrouve souvent chez les auteurs de polars italiens, surtout chez Camilleri. La chaleur, la mer, la bouffe et le bon vin. Veit Heinichen, même s'il n'est triestin que d'adoption, a su dans *À l'ombre de la mort* nous restituer l'atmosphère presque surréaliste (on songe parfois à Fellini) de ce coin septentrional de l'Adriatique.

Mais le roman a beau être tissé, comme la ville, d'une infinité de fils, le vieil adage demeure : « Qui trop embrasse... mal étreint ».

(AJ)

À l'ombre de la mort

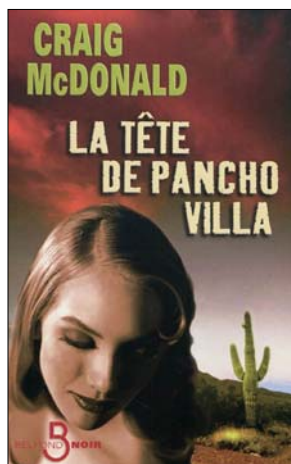
Veit Heinichen

Paris, Seuil (Policiers), 2009, 320 pages.



On se paie la tête de Pancho Villa ?

Maintenant que Donald Westlake est allé dérider quelques anges constipés dans les verts pâturages du grand terrain de golf céleste, qui va prendre la relève ? Quel écrivain aura assez de talent et d'humour pour nous régaler avec des aventures aussi loufoques que celles de Dormunder et de sa bande de joyeux lurons ? Si j'en juge d'après *La Tête de Pancho Villa*, l'éditeur et journaliste Craig MacDonald me semble un bon candidat pour la succession du maître... Ce roman échevelé est une comédie noire dans la tradition bien américaine du *caper novel* : un mélange d'aventures, de cavale effrénée, de fusillades meurtrières, de personnages



déjantés, de rebondissements saugrenus, le tout assaisonné d'un humour macabre tout à fait réjouissant.

Au cœur de l'intrigue : la tête de Pancho Villa. Elle a été réclamée par le sénateur Prescott Bush qui veut s'en servir lors d'un rituel macabre secret pratiqué par le clan des Skull & Bones de l'université Yale. Il offre une récompense juteuse pour obtenir le macabre trophée, ce qui met en branle une série d'événements aussi dramatiques que drôles. Au cœur de l'action, on trouve Hector Mason Lassiter, un écrivain vieillissant, auteur de *pulps*, un vétéran de la campagne du Mexique qui a chevauché aux côtés du général Pershing pour traquer l'introuvable Villa. Lassiter est un copain de Hemingway, d'Orson Welles, et un ex-amant de Marlène Dietrich qu'il retrouve sur le plateau de *Touch of Evil* dont il doit écrire le scénario. Mais dans l'immédiat, sa préoccupation est de fourguer la tête de Pancho Villa pour toucher la récompense.

Impossible de résumer la succession d'événements loufoques qui suit. L'auteur mélange allègrement les faits réels et la fiction, les personnages connus (dont le terrible Fierro, le bras droit sanguinaire de Pancho Villa) et les êtres fictifs. On décapite allègrement des cadavres pour se procurer de fausses têtes de Villa, on y flingue à tour de bras (l'écrivain est un as de la gâchette), et les héros sont pourchassés par des agents de la CIA, des mercenaires, des étudiants membres de diverses fraternités rivales, des nationalistes et des bandits mexicains très mal intentionnés, et j'en passe et des meilleures. Toutes ces horreurs se déroulent dans une relative bonne humeur et on rigole un bon coup, malgré les incidents violents qui émaillent le parcours du combattant de nos improbables « héros », qui sèment les cadavres à tout vent.

Mine de rien, au passage, on a droit à une petite leçon d'histoire sur les relations pas toujours harmonieuses entre le Mexique et les États-Unis et sur l'épopée de Pancho Villa, le seul « étranger » à avoir jamais mené un raid militaire meurtrier sur le sol américain !

Ce livre, un bon divertissement, est le premier roman de MacDonald. Il a été sélectionné pour le prestigieux Edgar Award du meilleur premier roman en 2008. Bref, un auteur à suivre... (NS)

La Tête de Pancho Villa

Craig MacDonald

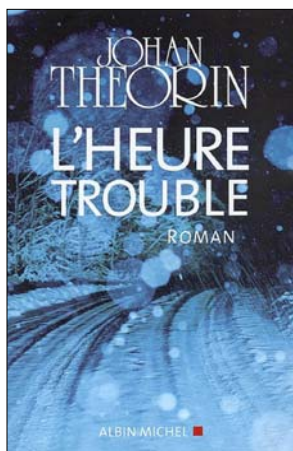
Paris, Belfond (Belfond noir), 2009, 308 pages.



Méfiez-vous de l'heure trouble, entre chien et loup, quand les tueurs rôdent...

Johan Theorin est un écrivain suédois qui appartient à la vague post-Millennium. Et *L'Heure trouble*, son premier roman, qu'il a mis cinq ans à écrire (2001-2006) est très vite devenu le numéro un des ventes en Suède. Et pour cause... Ce polar est un suspense psychologique d'une grande finesse qui m'a totalement envoûté.

L'action se situe sur l'île Oland, au sud-ouest de la Suède. Un jour de septembre 1972, Jens Davidsson échappe à la surveillance de ses grands-parents, s'aventure en dehors de la maison et se perd dans la lande envahie par le brouillard. Un homme surgit, lui prend la main et depuis ce jour personne ne l'a plus revu. Vingt ans plus tard, sa mère, Julia, reçoit un coup de téléphone de son père, Gerlof, qui lui apprend qu'il vient de recevoir par la poste un des souliers de l'enfant disparu. Aussitôt Julia retourne dans son village pour y retrouver son



père. Ces deux êtres écorchés par la vie, entreprennent alors une enquête plutôt maladroite au centre de laquelle figure un personnage énigmatique et détestable, un dénommé Nils Kant, dont l'auteur retrace la triste histoire dans une série de passages alternatifs. Nils est un homme violent qui a tué son frère, deux soldats allemands qui ont déserté, et le garde champêtre venu l'arrêter. Suite à ces incidents violents, Nils a été obligé de s'exiler. Pourtant, il semble bien que ce soit lui que le gamin a rencontré dans le brouillard.

Nos deux détectives improvisés, qui reçoivent un peu d'aide d'un flic local (qui est

aussi le fils du garde champêtre assassiné par Nils), examinent le peu de pistes et d'indices disponibles, interrogent des témoins réticents et peu à peu, alors que la tension dramatique augmente de manière insidieuse, ils parviennent à lever le voile sur les événements mystérieux du passé.

La construction de ce récit est remarquable. Au début, on patauge un peu avec ces détectives de salon qui improvisent au jour le jour. Puis, au fur et à mesure que de nouveaux éléments apparaissent, notre curiosité est piquée au vif et, arrivé à mi-parcours, il devient impossible pour le lecteur d'interrompre sa lecture. Quant au dénouement, vraisemblable en tous points, il va nécessairement nous surprendre, car rien de ce qui s'annonçait ne s'avère être *la* vérité. Comme on disait dans les *X-Files*: elle est ailleurs...

L'Heure trouble est une vraie réussite qui procure d'agréables moments de lecture. Avec Camilla Läckberg, qui écrit des polars pour matantes, l'après-*Millénium* s'annonçait plutôt quelconque. Avec Johan Theorin, on est rassuré: le polar suédois non seulement se porte bien, mais qu'il est même capable d'évoluer... (NS)

L'Heure trouble

Johan Theorin

Paris, Albin Michel, 2009, 426 pages.

Ce trente-troisième numéro numérique de la revue **Alibis** a été mis en ligne en février 2010

178

ALIBIS
Polar, Noir & Mystère